PRÉCIS
DE LA VIE,
ÉLOGE
FUNÈBRE
DU GÉNÉRAL DÉSAIX.

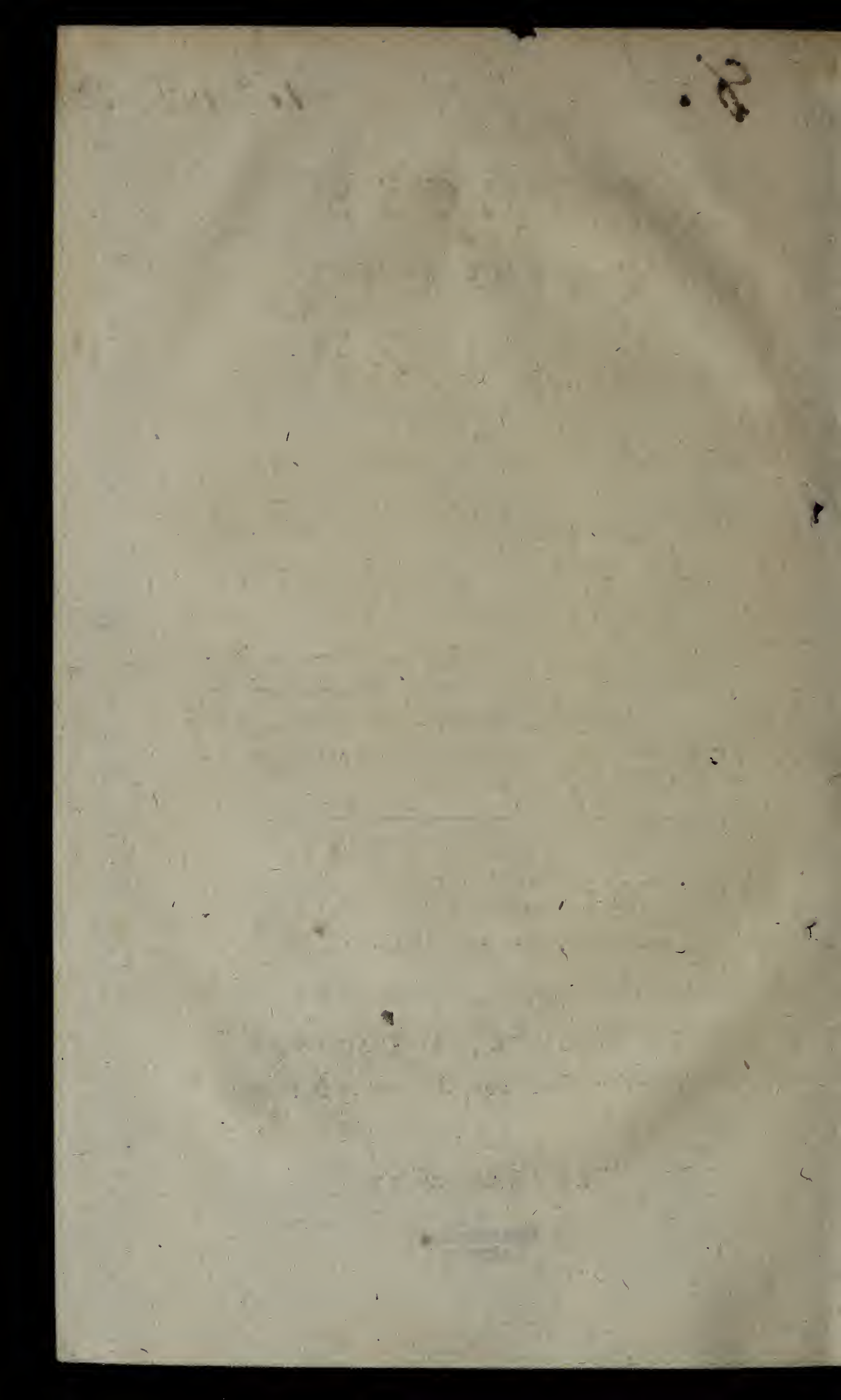
Par Simien Despréaux.

Ce Discours a été prononcé par l'Auteur dans les séances de l'Aglaologie, ou Institution oratoire et dramatique des 24 pluviôse, 5 et 10 ventôse an 9, rue de Clichy, maison Brancas.

.... Occidit, occidit,
Spes omnibus et fortuna nostri
Nominis..... Hor.

Se trouve, a Paris,
A l'Imprimerie, rue Favart, N°. 422.

Floréal an IX.



AU GÉNÉRAL
BONAPARTE,
PREMIER CONSUL
DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

GÉNÉRAL-CONSUL,

PERMETTEZ que je vous fasse hommage de l'Eloge d'un héros dont vous avez été le modèle et l'ami. J'ai vu dans DESAIX *le grand homme ; je me suis pour ainsi dire passionné pour ses belles qualités ,*

pour ses vertus, pour toutes ses actions magnanimes, et j'ai composé son éloge funèbre, précédé d'un précis de sa vie. Comme ce sont les faits qui fixent mon attention, j'ai toujours aimé DESAIX *sans le connaître personnellement, et je puis le dire comme une expression de la vérité, voilà ce qui dans tous les temps m'a inspiré pour vous le plus sincère attachement. Les grandes actions des hommes forment une empreinte durable; elles élèvent sur une bâse inébranlable des monumens immortels.*

Puisse, Citoyen Consul, puisse cette Epître vous parvenir et recevoir de vous un accueil favorable! Puisse-t-elle rappeler à votre souvenir l'homme qui a toujours témoigné le plus vif et le plus sincère desir d'être utile à la chose publique et au Gouvernement!

Salut et respect.

SIMIEN DESPRÉAUX.

PRÉCIS
DE LA VIE
DU GÉNÉRAL DÉSAIX. (1)

ON ne peut recueillir avec trop de soin les faits qui honorent les grands hommes. On doit s'empresser de les mettre sous les yeux de leurs concitoyens : ce sont d'heureux modèles que quelques êtres privilégiés ont le courage d'imiter. L'ame vertueuse de DÉSAIX mériterait d'être peinte avec les plus belles couleurs et d'exercer les pinceaux les plus délicats. Comptant sur l'indulgence du public, je vais donner une légère esquisse du portrait de ce grand homme. J'ai tenté inutilement de réunir des faits nombreux qui pussent être enchaînés les

---

(1) On prononce mal, à Paris, le nom de DÉSAIX. On articule comme si on écrivait DESSAIX. Voici comme ce nom doit être écrit : DES—AIX. D'après cet exemple, il est facile de réformer la prononciation.

uns aux autres et former une histoire complette : on m'a beaucoup promis ; et par une étrange fatalité, plusieurs personnes ont presqu'aussitôt oublié des engagemens qu'il était si facile de remplir. J'aurais desiré faire entrer dans cette histoire, non-seulement ce qui concerne l'origine, la naissance et les actions mémorables du héros que je veux peindre ; mais j'aurais voulu donner aussi une idée claire et précise de son caractère, en puisant dans les faits particuliers ce qui m'aurait paru propre à développer l'intérieur. Une anecdote, une réponse, un bon mot, et même les plus petits détails, doivent être recueillis avec avidité, parce qu'ils contribuent plus que les actions d'éclat à faire connaître le fond d'esprit et de génie de l'homme public. Quand on se donne en spectacle, on peut se contrefaire et se contraindre. C'est dans le particulier, c'est dans le calme de la vie privée qu'on se montre tel qu'on est, sans apprêt et sans déguisement. L'attention de notre siècle sur ce guerrier illustre, justifie sans doute aux yeux de mes lecteurs le dessein de leur offrir quelques circonstances de sa vie. Si elles n'ont pas toute l'étendue et toute la liaison que peut-être ils croyaient y trouver, je les prie de peser les

raisons que je viens d'alléguer. Je ne puis donc présenter que des fragmens ; mais ils doivent être lus avec plaisir, parce que tout est précieux dans un grand homme. On n'exigera pas de moi que dans ce précis de la vie de DÉSAIX, je m'astreigne à un plan chronologique. Je ne m'y serais pas soumis dans une histoire complette, persuadé que l'historien qui s'asservit à cette espèce de tyrannie inspire beaucoup moins d'intérêt et qu'il est arrêté sans cesse dans sa course par la difficulté de trouver, de multiplier et de varier à l'infini les transitions. D'ailleurs quelle attention ne faut-il pas dans le chronologiste ? quelle mémoire sure et fidèle pour se rappeler le point précis où il a laissé les événemens suspendus dont il veut poursuivre la narration.

LOUIS-CHARLES-ANTOINE DÉSAIX DE VEYGOUX naquit le 17 août 1768, à Saint-Hylaire d'Ayat, village de la ci-devant Auvergne. Il étoit fils de Gilbert - Antoine Désaix et d'Amable Beaufranchet d'Ayat. Son père résidait à Veygoux, hameau faisant partie de la commune de Charbonnières-les-Varenne, à trois lieues de Riom, départe-

ment du Puy-de-Dôme. La terre de Veygoux est possédée depuis long-temps par sa famille ancienne et respectée dans le pays. A l'âge de sept ans, il quitta la maison paternelle et fut élevé à l'école d'Effiat, fondée par le Marquis d'Effiat, père de Cinqmars, favori de Louis XIII, et qu'il fit périr ensuite sur un échafaud. Tout le monde sait combien l'école d'Effiat est devenue célèbre, sur-tout vers le milieu du dix-huitième siècle.

En 1783, Désaix obtint une sous-lieutenance dans le régiment de Bretagne infanterie, dont le Comte de Crillon étoit Colonel. Il faut le publier à la louange de ce régiment, il a toujours été composé d'hommes qui se sont distingués, non-seulement dans l'art militaire, mais encore dans la connoissance des sciences exactes et des arts libéraux amis de la paix. Ce régiment a toujours eu cet excellent esprit qui l'a préservé de bien des écueils pendant la révolution. Son Commandant n'a pas peu contribué, par sa douceur et son affabilité, à maintenir dans ce corps la plus grande harmonie. Chaque officier prenoit l'essor qui lui convenait, sans connaître cette basse jalousie qui tue les talens. Il suffit de voir cet ancien Colonel et de converser avec lui pour se con-

vaincre de la vérité de ce que j'avance et se rappeller avec un nouveau plaisir les hauts faits et les actions généreuses des Crillon ses ancêtres, qui, par leur loyauté et leur courage, ont rendu de si grands services à la France. DÉSAIX, sous-lieutenant dans le régiment de Bretagne, et à peine sorti de l'enfance, montrait beaucoup de goût pour la réflexion, et d'éloignement pour ces amusemens frivoles qui entraînent ordinairement la jeunesse : aussi par-tout on lui donnait unanimement le nom de Sage, dans sa famille, dans les colléges, dans les garnisons, et même au milieu du tumulte des armes. Son air, souvent sérieux, n'excluait point cet abord qui prévient favorablement : toute sa personne était agréable, et lorsqu'on le voyait, on se trouvait disposé à l'aimer. On peut appliquer à DÉSAIX ce que Tacite a dit d'Agricola : « que, dès la première vue, il paraissait un » homme de bien, et qu'après l'avoir fré- » quenté quelque temps, on était charmé de » trouver un grand homme ».

En 1791, il fut nommé Commissaire des Guerres, et il étudia, dès ce moment, les moyens de pourvoir aux besoins des armées. Bientôt, Victor Broglie le nomma son aide-

de-camp, et par des actions tracées en partie dans son éloge, il parvint successivement jusqu'au grade de Général. DÉSAIX s'est montré un des plus brillans et des plus rapides héros que fournisse notre histoire; sa carrière a été aussi courte que glorieuse. A 25 ans, ses talens supérieurs lui tenaient lieu de l'expérience la plus consommée; son activité incroyable le rendait présent par-tout et déconcertait les projets des ennemis. Mais tandis qu'il combattait, tandis qu'il versait son sang pour la défense de la patrie, on emprisonnait sa mère ! et sous quel prétexte fut-elle détenue? que pouvoit-on reprocher à cette femme respectable? ses ancêtres et sa naissance. Quelle injustice! et que l'on doit rougir d'être obligé de répondre à de telles inculpations! La mère et la sœur de DÉSAIX, enfermées à Riom, étaient privées non-seulement des douceurs de la vie, mais encore du plus rigoureux nécessaire. Il écrivit à un homme qui s'était chargé de pourvoir à leur nourriture, qu'il le priait de ne rien épargner pour sa mère et pour sa sœur; qu'il lui tiendrait compte de toutes les avances qu'il jugerait à propos de faire. Il tint parole, et c'est en souffrant lui-même des privations qu'il fit honneur à cette dette sacrée. Lorsqu'il

fut blessé aux Lignes de Wissembourg, dans une affaire qui le couvrit de gloire, les Députés envoyés en mission dans le Département du Puy-de-Dôme vinrent dans la prison, féliciter sa mère sur ce qu'elle avait un fils qui se dévouait si généreusement pour le salut de la République. Elle ne resta pas moins en captivité, et ce ne fut que long-temps après cette visite qu'elle obtint sa liberté.

Ce que je dis dans mon discours, sur la grande modestie de DÉSAIX n'est point une exagération. Qu'on en juge par le trait suivant. Après la destitution de Pichegru, le général Michault à qui on avoit destiné le commandement, conduisit DÉSAIX chez le député Léman. « Voilà, dit Michault, voilà l'homme » qu'il nous faut pour Général en chef. Il est » adoré du soldat. » « Comment ! répond » DÉSAIX, comment c'est pour cela que tu » m'as amené ? A moi le commandement de » l'armée ? à moi qui suis le plus jeune des » Officiers ! Représentant, tu n'écouteras point » une semblable proposition, et tu ne commettras pas d'injustice à l'égard de vieux » militaires qui ont beaucoup mieux que moi » mérité de la patrie. » Il sortit, à ces mots, en refusant le commandement. DÉSAIX avait

trouvé le moyen si difficile en apparence, d'accoutumer les soldats aux privations ; il se refusait même tout ce dont ils manquaient. Lorsqu'une affreuse disette affligeait la République, de l'eau, du pain de munition, telle était sa nourriture.

Voici un fait que le lecteur appréciera, puisqu'en historien fidèle je dois m'interdire toute réflexion. Quelques Commissaires des guerres voulurent, un jour, se concilier les bonnes graces de DÉSAIX, et voici le moyen qu'ils imaginèrent. Ils lui envoyèrent des vins exquis et du pain beaucoup plus délicat que celui de la troupe. DÉSAIX, sans rejetter ces présens par une fierté mal entendue et qui n'est souvent qu'hypocrisie, les reçut avec une froide politesse et les fit sur-le-champ distribuer aux hôpitaux. Il était aussi estimé que chéri de ses soldats, et c'est pour cela que jamais ils n'ont murmuré de la discipline sévère qu'il avait introduite dans la troupe. Cette estime du soldat pour DÉSAIX se manifestait dans toutes les occasions éclatantes. Un Prince de l'Empire fuyait devant lui, et la caisse qu'il avait été forcé d'abandonner fut portée dans sa tente. Il donna ordre de la voiturer chez le Payeur général. Les soldats eurent

beaucoup de peine à la soulever. DÉSAIX leur faisait des reproches de leur lenteur. Ils laissèrent tomber la caisse et lui dirent en le regardant : « Général ! c'est parce qu'elle sort de vos mains qu'elle est si lourde. » Ce propos sans doute caractérise bien l'opinion du soldat; DESAIX savait en tirer le plus grand parti, et il disait souvent : « Je battrai l'ennemi tant » que je serai aimé de mes soldats. » Il était vraiment infatigable, et les Autrichiens ne l'ignoraient pas. « Votre DESAIX n'a donc jamais dormi, disoit un prisonnier allemand? »

Dans les pays ennemis, les propriétés ont été, par ses soins, toujours respectées, toujours protégées. Rien n'égalait son désintéressement, il le portait même jusqu'au stoïcisme; et quoiqu'il fût en son pouvoir d'amasser quelqu'argent, il préféra la pauvreté d'Aristide au luxe insolent de Pompée, au point que, rentrant en France, après avoir parcouru les plus riches contrées de l'Allemagne, on fut obligé de payer son écot à Neuf-Brissac. Quand on avait signé des traités de paix avec quelques Princes étrangers, il était d'usage d'accepter quelques présens. DESAIX les refusa toujours en disant : « Ce qui est permis aux autres ne » l'est pas à ceux qui commandent à des sol-

» dats. » Voilà ce qui lui attirait l'estime et la vénération des ennemis mêmes. Les troupes françaises ayant un jour pénétré dans l'Allemagne, les paysans, effrayés, suivis de leurs familles éplorées, abandonnaient leurs chaumières et craignaient d'être égorgés. Quelques-uns d'entr'eux reconnurent DESAIX et s'écrièrent : « Ah ! restons, c'est le Général » DESAIX, il veillera sur notre hameau. »

Quand ce général ne combattait plus, il était entouré de ses soldats, il s'occupait du soin de pourvoir à leurs besoins. Il les interrogeait, prenait part à leurs peines, à leurs chagrins, leur faisait donner tout ce qui leur était nécessaire, et la nuit même il veillait sur eux. Lui amenait-on des prisonniers ? il les consolait, il relevait leurs fronts abbatus et les rassurait par sa douceur. Retiré dans sa tente, il s'empressait d'écrire l'histoire de la journée, il consignait avec plaisir les noms de tous ceux qui s'étaient distingués ; le sien était le seul qu'il oubliât. Lorsqu'il était à la tête de son armée, les soldats se croyaient invulnérables. Ils disaient à leurs compagnons d'armes : « A ce soir, nous souperons ensemble. » Quand d'autres les commandaient, ils embrassaient leurs camarades et leur disaient adieu, et ce

qui paraîtra peut-être étonnant, leur espérance était presque toujours réalisée. La confiance du soldat dans ce jeune guerrier ne s'est jamais démentie. Il est vrai que le bonheur du soldat était le mobile de toutes ses actions. Il regardait comme étranger à sa gloire tout ce qui était étranger au bien-être de sa troupe. Le traité de Léoben semblait devoir mettre fin à une guerre qui désolait l'Allemagne et l'Italie. DESAIX respirait enfin après tant de fatigues et se livrait à un doux repos. Il profita de ses loisirs pour voler en Italie, et il se hâta de visiter cet autre théâtre de la gloire. Il reçut de Bonaparte l'accueil le plus favorable, et à son arrivée, voici l'ordre qui fut donné.

« Le général en chef avertit l'Armée d'Italie » que le général DESAIX est arrivé de l'armée du Rhin, et qu'il va reconnaître les » positions où les Français se sont immortalisés. » On ne voit dans cet ordre que de la grandeur d'ame, et pas un mot qui exprime la flatterie.

A son retour en France, DÉSAIX fut nommé Général en chef de l'armée d'Angleterre. Quelques personnes lui représentèrent les dangers de cette expédition qui, disait-on, ne pouvait pas manquer d'échouer. Si je

l'avais refusée, dit-il, ce serait bien plutôt le cas de vous inquiéter. Le danger est de se croire plus sage que sa destinée.

Désaix, dont le génie était ardent, se déclara un des premiers pour l'expédition d'Egypte. Il partit avec Bonaparte, au printemps de l'an 6, et contribua beaucoup à la prise de Malte, qui se rendit en vingt-quatre heures. En Égypte, les batailles de Chebreiss et des Pyramides le couvrirent de gloire. Mais celle où il se distingua le plus, celle qui fait le plus d'honneur à ses talens militaires, c'est la bataille de Sédiman. Tous les faits qui l'accompagnent méritent d'être remarqués et exigent quelques détails. Désaix n'avait sous ses ordres que douze cents hommes, parmi lesquels trois cents étaient presque aveugles. La maladie qu'on appelle Ophtalmie a été funeste à plusieurs Français. Elle est occasionnée par un vent extrêmement brûlant et plus insupportable que les plus grandes chaleurs. Il vient du Sud-Est, du côté des déserts de l'Arabie, et entraîne avec lui des sables brûlans qui fatiguent beaucoup l'organe de la vue.

Il ne restait à Désaix que neuf cents soldats à opposer à vingt mille hommes de

cavalerie qui se présentèrent pour le combat. Désaix l'accepta cependant, et forma sa petite troupe en trois carrés peu éloignés les uns des autres. L'ennemi chargea avec impétuosité. Bientôt le carré de droite fut pénétré. Ce général, que le malheur ne déconcertait jamais, prit sur-le-champ les moyens de réparer cet échec. Il eut d'abord la précaution de faire enlever et panser tous les blessés, et se transportant avec rapidité à l'autre carré qui n'avait pas encore été entamé, il fit une vigoureuse résistance, et força l'ennemi à se retirer avec grande perte. Désaix se rendit alors au centre de sa petite armée. L'artillerie des ennemis y faisait des ravages. Il conçut tout-à-coup un projet qui paraît téméraire, et résolut de s'en emparer; une voix secrette semblait lui présager le succès de cette entreprise. Il donna l'ordre, on l'exécuta sans délai, et en peu de temps l'artillerie fut emportée. Bien plus, on la dirigea contre l'ennemi qui prit une fuite précipitée, et cacha dans les déserts sa honte et son désespoir.

Enfin, Désaix, animé du désir de revoir sa patrie, après avoir rempli son ministère en Egypte, la quitta sur la foi des traités. Il partit d'Alexandrie sur un bâtiment appellé

la Maison de Grace de St. Antoine de Padoue, dont un Génois était le patron. Il eut soin de se munir de passe-ports du Grand-Visir et de Smith, Plénipotentiaire Anglais. Pour mieux assurer le passage de DÉSAIX, ce Commandant avait mis à son bord un Officier Anglais. Cependant il fut arrêté devant Livourne, et l'amiral Keith le constitua prisonnier. En vain l'Officier Anglais se récria contre cette mauvaise foi, et cette infraction des traités. Toutes les représentations devinrent inutiles, DÉSAIX fut mis au Lazareth, dans une espèce de prison, et dans la même cour que ses soldats.

En vain demanda-t-il quelques secours; Keith lui écrivit de la manière la plus ironique et la plus insultante. DÉSAIX lui répondit : je ne vous demande rien que de me délivrer de votre présence. J'ai traité avec les Mamelucks, les Turcs, les Arabes du grand désert, les Ethiopiens, les Noirs de Darfour, les Tartares, tous respectaient leur parole lorsqu'ils l'avaient donnée, et ils n'insultaient pas aux hommes dans le malheur. Le farouche amiral reçut enfin l'ordre de mettre DÉSAIX en liberté, et après trois ans de peines, de travaux et de fatigues incroyables, DÉSAIX

revit avec transport le sol de la patrie. A peine arrivé, il demanda des nouvelles de Bonaparte et de ses compagnons d'armes On lui apprit que l'on combattait en Italie. Sur-le-champ il écrivit au premier Consul :

« *Ordonnez-moi de vous rejoindre. Gé-*
» *néral ou soldat, que m'importe, pourvu*
» *que je combatte avec vous et sous vous?*
» *Un jour sans servir la patrie est un*
» *jour retranché de ma vie* ».

Il partit sans avoir revu sa famille, et il arriva le 20 prairial à Pavie, et le 21 à Stradella où était le quartier-général de l'armée. Il embrassa le premier Consul et lui témoigna le plus grand desir de se mesurer avec l'ennemi. Bonaparte lui confia le commandement d'une division.

La veille de la bataille de Maringo, DÉSAIX dit plusieurs fois à ses aides-de-camp : Voilà long-temps que je ne me bats plus en Europe, les boulets ne nous connaissent plus ; il nous arrivera quelque chose.

Cependant, le 25 prairial, l'ennemi passa la Bormida sur trois ponts. Il était décidé à se frayer une route. Il se présenta en force et surprit notre avant-garde. C'est alors que commença la mémorable bataille de Maringo,

qui a décidé du sort de l'Italie et de l'armée Autrichienne.

Nous avons été repoussés quatre fois; et retombant quatre fois sur l'ennemi, nous l'avons forcé à la retraite. Déjà, il était quatre heures après-midi, une cavalerie nombreuse débordait notre droite. Elle était composée de dix mille hommes. Les grenadiers de la Garde des Consuls furent placés au milieu de la plaine immense de St. Julien. C'était vraiment, selon l'expression de Bonaparte, c'était vraiment une redoute de granit. L'ennemi dirigea tous ses efforts contre ce bataillon, mais inutilement. Cavalerie, infanterie, artillerie, rien ne put l'entamer. C'est surtout dans cette circonstance qu'on put se convaincre de cette vérité, que la mort respecte les braves. Malgré tant d'attaques et des attaques si vives sur tous les points, ce bataillon des grenadiers n'a perdu que quarante hommes. Cependant l'ennemi faisait un feu de mitraille avec plus de cent pièces de canon, et on le laissa pénéirer jusqu'au village de St. Julien, où la division Désaix était en bataille, avec huit pièces d'artillerie légère en avant, et deux bataillons dont les colonnes étaient très-serrées sur les aîles. Le premier

Consul

Consul ne cessait de dire à nos soldats. Enfans, souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille. Sa présence ranima les troupes qui se hâtèrent de se rallier derrière la division de Désaix, aux cris de vive la République! vive le premier Consul! Elle se précipita sur l'ennemi et par le centre, avec une telle impétuosité, qu'il fut bientôt renversé. Il était cinq heures après-midi, et l'action était à peine engagée, que Désaix fut atteint d'une balle mortelle; il expira quelques instans après, et n'eut que le temps de confier au jeune Lebrun ces paroles sublimes et mémorables : *Allez dire au premier Consul, que je meurs avec le regret de n'avoir point assez fait pour la postérité.*

On vint à l'instant annoncer à Bonaparte la funeste nouvelle de la mort du général Désaix, et au milieu de la mêlée, il ne lui échappa que ces mots : *Pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer?* Le corps de Désaix fut sur-le-champ transporté au quartier-général, où il fut ouvert. On reconnut que le coup avait été dirigé contre le cœur. Par ordre du premier Consul, il fut transféré en poste à Milan, pour y être embaumé. Depuis, et par un arrêté des Consuls, en date du 8

messidor, les restes précieux de ce jeune héros ont été portés au couvent du grand St. Bernard, où on lui a élevé un tombeau. Pour immortaliser le passage de l'armée, les noms des demi-brigades, des régimens de cavalerie et d'artillerie ont été gravés sur une table de marbre, vis-à-vis le monument. DÉSAIX avait trente-deux ans moins deux mois, lorsque sa carrière a été glorieusement terminée. Il est mort regretté de tous les partis et estimé de toute l'Europe.

Il serait impossible de peindre la douleur des soldats; elle a été partagée par tous ceux qui connaissaient ce jeune guerrier: je vais en citer une preuve bien certaine, peu connue, et qui mérite de l'être. Le général DÉSAIX avait amené d'Egypte deux petits nègres qui lui avaient été donnés par le roi de Darfour. Ces enfans, inconsolables de la mort de leur maître, ont porté son deuil selon les usages de leur pays, et d'une manière très-touchante.

La nature avait prodigué à DÉSAIX les qualités les plus aimables, et c'est à elle seule qu'il fut redevable de son élévation. Il parvint au faîte des honneurs militaires, sans brigue, sans intrigues, et loin de les desirer, il semblait les fuir. Né avec une fortune médiocre,

il n'a point cherché à l'augmenter : il était généreux, compatissant, mais prudent au milieu de ses libéralités. Toutes les fois qu'il s'agissait de la représentation nationale, il était grand dans sa dépense, mais très-économe pour lui-même, et très-simple dans ses habillemens. Un surtout bleu formait son vêtement ordinaire, et il ne portait le grand uniforme de son grade qu'aux jours de bataille.

Comme tout est intéressant dans un grand homme, jusqu'aux plus petits détails de sa vie privée, on demandera sans doute si l'amour a captivé son cœur. D'après l'opinion la plus générale, une femme lui a fait subir cette loi de la nature ; mais son attachement a été profond, et il n'a aimé qu'une fois. On voudra savoir aussi quelles étaient ses opinions religieuses : quoiqu'il ait cherché à en faire un secret, on croit cependant qu'il penchait pour le systême de la fatalité.

Le génie ardent de DÉSAIX ne lui permettait pas de voir avec indifférence les objets que ses yeux parcouraient. Dans tous ses voyages, il n'a cessé de faire des observations aussi justes qu'utiles. D'ailleurs il écrivait bien et son style épistolaire était fort agréable. On

peut en juger par quelques fragmens d'une lettre adressée à un de ses amis, peu de temps avant sa mort.

« J'ai vu bien des pays, lui mandait-il à » son retour d'Egypte ; j'ai vu tous les endroits » célèbres par les religions, la fable et l'his- » toire. L'Egypte, la Syrie, la Grèce, la » Sicile, Rome : que de monumens! que de » ruines! que de souvenirs! Je les ai achetés » par des peines excessives, des fatigues pro- » digieuses, des inquiétudes sans nombre ; » mais j'ai revu la patrie, tout est effacé. » Les jouissances restent et elles sont déli- » cieuses ».

Ce qui doit distinguer DÉSAIX des autres héros, c'est que la reconnaissance s'est partout manifestée pour lui sans contrainte et sans effort. Un monument doit être élevé en l'honneur de DÉSAIX et de Kleber, sur la place des Victoires, et Bonaparte en a lui-même posé les fondemens le premier Vendémiaire an neuf. Garat, membre du Sénat et de l'Institut national, dans un discours plein d'érudition, de philosophie et d'éloquence, a consacré la mémoire de ces défenseurs de la patrie. Son plan était très-difficile à remplir ; mais par des transitions adroitement ména-

gées, il a su inspirer pour les deux guerriers le plus vif intérêt. Une souscription volontaire a été proposée, et plusieurs artistes se sont disputés la gloire de concourir à l'exécution du projet conçu par les souscripteurs. C'est sur la place Thionville que ce second monument doit être élevé. La ville de Strasbourg s'est empressée de suivre cet exemple. Le fort de Kelh, où il a déployé tant de courage et d'habileté, est le dépositaire d'un quatrième monument. Celui qu'on a érigé sur le Mont Saint-Bernard, et qui renferme les cendres de ce héros, doit éterniser sa mémoire et celle de l'armée de réserve, par tous les emblêmes honorables dont il est environné.

Lorsque la mère de Désaix vint à Paris, il la pria instamment de faire élever à Veygoux un tombeau à la gloire de deux de ses amis qui avaient été tués à ses côtés; il désigna même le lieu où il devait être placé, et il écrivit à sa sœur, que si la mort l'arrêtait au milieu de sa carrière, il desirait que le monument de la tendresse de sa famille se trouvât près de celui de ses amis. Ses parens se sont empressés de remplir ses intentions, et l'endroit qu'il a marqué est celui où il se livrait, à Veygoux, aux exercices et aux amusemens

de sa première jeunesse. La reconnaissance et l'amitié ont rendu aux cendres de ce jeune héros tous les honneurs dont elles étaient dignes. Sa bonté s'étendait également sur ce qui pouvait l'intéresser ou lui appartenir : sa sœur en a particulièrement éprouvé les effets; il ne respirait que pour son bonheur, et il lui a laissé la moitié de sa fortune, pour qu'elle fût toujours à l'abri de la médiocrité.

Personne n'était plus compatissant que Désaix. Les soldats nés dans son pays avaient sur-tout part à ses bienfaits; il leur donnait de l'argent dont il refusait toujours le remboursement qui lui était offert par leurs parens. Pendant son séjour à Mayence, un soldat, qui était de sa commune, fut attaqué d'une maladie dangereuse; il le fit transporter dans son appartement, où on lui prodigua pendant un mois tous les secours qui lui étaient nécessaires.

Désaix a sçu, dans tous les temps, se concilier l'estime et l'amitié de ceux qui l'ont connu, parce qu'il joignait aux qualités du cœur et de l'esprit un extérieur simple, mais en même-temps noble et majestueux, une figure douce et agréable, un organe flatteur. Il parlait avec beaucoup de grace et d'aménité;

la candeur de son ame se peignait dans toutes ses conversations; enfin, jamais homme n'a excité de plus justes regrets et n'a mérité plus que Désaix de vivre dans le souvenir de ses concitoyens.

Fin du Précis de la Vie du Général Désaix.

ÉLOGE
FUNÈBRE
DU GÉNÉRAL DÉSAIX.

CITOYENS,

Qu'ai-je entrepris de vous offrir? Quel doit être ajourd'hui mon ministère, et comment ma témérité pourra-t-elle être légitimée? Plus je réfléchis sur le dessein que j'ai formé, plus

je vois combien il est difficile de remplir votre attente et de mériter vos suffrages. En m'occupant de l'objet qui nous réunit dans cette enceinte, en interrogeant ma mémoire, en retraçant à ma pensée le tableau fidèle de nos derniers triomphes en Italie, j'apperçois, d'un côté, des lauriers immortels; de l'autre, de funestes cyprès. Ici, tout retentit des accens de l'allégresse pour une victoire éclatante et décisive; là, tout gémit, tout déplore amèrement la perte d'un héros, l'honneur de sa patrie, le charme de sa famille et de ses amis, et moissonné dans son printemps. Jamais, non jamais, circonstance ne fut plus embarrassante; c'est aux dépens de votre sensibilité que je vais occuper votre souvenir, et satisfaire le desir qui depuis long-temps me sollicite à retracer les actions d'un guerrier dont le trépas nous coûte tant de larmes. Ce motif, Citoyens, justifie près de vous ma hardiesse, et vous dispose sans doute à m'accueillir favorablement. La bienveillance indulgente est le partage ordinaire des hommes éclairés, et je me félicite d'avoir à parler en présence de magistats que la Nation, par l'organe d'un jeune héros, a jugés dignes de son estime et de sa confiance.

Sous quelque rapport que j'examine les actions de Désaix, je vois qu'elles sont également belles, glorieuses et recommandables. Comme homme privé, Désaix est un modèle de douceur, de bonté, d'amitié, de piété filiale. Comme homme public et guerrier, Désaix est un modèle de désintéressement, de conduite, de courage et d'intrépidité. C'est donc sous ce double point de vue que je vais le considérer, et inspirer pour lui le plus vif intérêt. Désaix, homme privé, Désaix, homme public et guerrier; c'est sous ces deux idées que je vais réunir toutes ses vertus et les rappeller à votre souvenir. Loin d'ici les hyperboles fastueuses et les exagérations mensongères ! Que la vérité seule soit mon éloquence, et que par elle seule la mémoire du Général Desaix soit gravée dans vos cœurs en caractères ineffaçables !

Première Partie.

Parmi les vertus qui peuvent le plus distinguer et honorer l'humanité, il en est une qui, simple et noble à-la-fois, conserve un juste équilibre entre l'abbaissement et l'orgueil, paraît s'oublier soi-même, plaît à tous par un

charme irrésistible, couvre d'un voile officieux les fautes qui échappent à la faiblesse humaine; qui, compagne fidèle, soutient dans les routes presque toujours trompeuses et glissantes du bonheur; qui, telle qu'une égide impénétrable, repousse les traits acérés de l'envie écumante; qui est le principe et le caractère du vrai courage qu'elle dirige toujours vers l'intérêt public, vers l'intérêt de la patrie. A ces traits vous reconnaissez la modestie, et consacrer dans cette enceinte l'éloge de Desaix, c'est en même-temps publier les louanges d'une vertu sublime, qui a toujours été son apanage et qui a donné tant de lustre à ses talens.

Desaix savait que l'homme est né pour vivre en société, que son ardeur doit concourir toute entière à mériter la bienveillance de ses semblables, et que rien n'est plus propre à gagner les cœurs que la modestie. Aussi j'oserais dire que, dès son enfance, Desaix signala son entrée dans le monde moral en n'entreprenant rien au-dessus de ses forces, en ne blessant et n'attaquant personne, en rendant à tous, avec empressement, les égards qui leur sont dus, sans en exiger pour lui, sans les disputer par des contradictions frivoles.

Le mérite, le bonheur d'autrui ne l'affligeaient point; il en voyait, il en supportait l'éclat sans trouble, sans agitation, et il n'éprouvait que des mouvemens de joie. La satisfaction de ses concitoyens, des étrangers mêmes, formait la portion la plus précieuse de la sienne; leurs vertus, leurs talens étaient pour lui un modèle qu'il se proposait d'imiter, et le germe fécond de la plus noble émulation, c'était par-là qu'il forçait l'envie au silence, ou du moins qu'il rendait ses efforts impuissans.

Mais, Citoyens, c'est par des faits et des faits éclatans que je me propose de vous démontrer que les vertus de DESAIX ont été aussi pures que sublimes, qu'elles ont entouré son berceau et qu'elles lui ont servi de cortége dès son enfance.

Je me transporte en imagination au milieu du hameau de St. Hilaire-d'Ayat, qui a vu naître notre héros au sein d'une famille peu favorisée des dons de la fortune, mais pour qui la campagne avait mille attraits, parce qu'en se mêlant à un peuple qui fait ses délices de la vie pastorale, elle éprouvait que le premier des plaisirs est celui d'être aimé.

Les parens de DESAIX habitaient une de

ces anciennes maisons sur lesquelles on voyait empreints les vestiges imposans de la guerre et des ans, monumens qui jettent dans l'esprit des idées sombres, et que cependant on ne peut se lasser de contempler. Quel malheur qu'on se soit empressé de détruire ces monumens de l'audace et du génie fier de nos ancêtres! ces monumens que le temps avait respectés, qui avaient bravé tant de tempêtes, où la majesté respirait parmi les traces de la vétusté, et qui étaient si capables d'élever l'ame et de commander une sorte de respect religieux!

C'est dans un asyle aussi doux, parmi des habitans paisibles, au sein des dieux domestiques, que Desaix reçoit le jour. Le génie tutélaire de la République sembla présider à sa naissance, et le marquer d'avance du sceau de l'immortalité. Voyez comme, dès sa plus tendre enfance, il décèle le vif desir de s'instruire! Né de parens qui ont reçu l'éducation conforme à leur naissance, voyez comme il est attentif à leur voix! comme il écoute, comme il dévore avec avidité l'histoire des anciens Avernes, ces élèves de la nature! comme sa jeune ame s'échauffe au récit de leurs traits de bravoure, lorsqu'on lui dépeint

ces intrépides montagnards faisant trembler Rome et forçant César lui-même à faire l'apprentissage des infortunes.

O DESAIX ! autour d'un foyer rustique, on te raconte les hauts faits des anciens habitans de l'Auvergne, on te montre les antiques monumens de leurs triomphes : ces exemples ne seront point stériles pour toi ; déjà tu cherches à te les approprier, et dans tes conceptions enfantines, tu calcules les moyens de les reproduire un jour avec éclat.

Cependant les parens du jeune DESAIX, pour ne point laisser étouffer les précieuses semences qu'ils avaient fait germer dans son cœur, le placèrent à l'école nationale d'Effiat, devenue l'émule et la rivale de celle de Paris. Quel plaisir de voir un enfant appliqué, studieux, réfléchi et déjà un modèle de sagesse dans l'âge des illusions ! Que l'imagination se repose avec délices sur un tableau si touchant ! Il ne cesse de lire Homère et toujours avec la même avidité. Cet ancien poëte forme son esprit, et Fénélon son cœur.

A peine a-t-il atteint son troisième lustre, qu'il sort de cette école pour entrer dans le régiment de Bretagne, où sa conduite lui fait donner unanimement le surnom de Sage. Si

DESAIX, dans sa courte carrière, se fut contenté de faire des réflexions, il n'aurait été que philosophe. S'il s'était contenté de joindre à cette philosophie une vigilance et une attention continuelles, il aurait eu de plus la prudence en partage. Mais il a employé sa philosophie et sa prudence à régler sa conduite, à embellir son ame, et c'est pour cela qu'on lui a donné le surnom de Sage. DESAIX avait reçu du ciel les penchans les plus doux. Le règne végétal avait pour lui les plus grands attraits. Le spectacle de la nature, parfumée des fleurs du matin, pénétrait son ame d'un charme inexprimable. Que sa beauté lui paraissait touchante par les illusions agréables de ses sens ! que toute la nature était magnifique à ses yeux, harmonieuse à son oreille !

Le séjour de Briançon était délicieux pour lui, parce qu'il s'y voyait entouré des richesses du règne végétal, parce qu'il pouvait s'y familiariser avec une science qui convient particulièrement aux ames aimantes et sensibles. Lorsqu'en 1790 DESAIX voulut accompagner à Paris un officier de son régiment, que croyez-vous qu'il fit dans cette grande ville qu'il voyait pour la première fois, dans cette ville fastueuse où l'on élève de toutes parts

des autels au plaisir, où il est offert sous tant de métamorphoses, où l'ivresse s'introduit dans tous les sens avec l'atmosphère qu'on respire; dans cette vaste cité où tout séduit, où tout captive dans un sexe enchanteur, l'élégance, le goût de la parure jusqu'aux parfums qu'il laisse sur ses traces et qu'on dirait être l'encens de la Volupté même? Que fera DESAIX, jeune, ardent et sensible? Pourra-t-il résister, sur-tout dans l'adolescence, à des vices passés en mœurs dans la société? Tous les plaisirs ne viendront-ils pas l'assaillir à-la-fois? Exigerez-vous de lui le triomphe pénible de la vertu la plus consommée? En entrant dans cette nouvelle Sybaris, ne paiera-t-il pas un tribut d'autant plus inévitable, que ses passions sont plus véhémentes, son imagination plus active?

Non, Citoyens, loin de fréquenter ces jeunes insensés qui érigent le libertinage en systême, DESAIX, toujours occupé de ce qui peut contribuer à son instruction, ne connaît que ce précieux monument où sont déposées toutes les productions de l'esprit humain; il s'entretient avec les plus illustres morts; ou dans des promenades solitaires au Jardin des Plantes, il interroge la nature et lui arrache ses secrets.

Desaix chérissait le travail et ne se livrait point à ces amusemens frivoles ou criminels qui perdent la jeunesse, lui préparent les plus grands regrets et les plus cuisans remords.

Desaix aimait beaucoup à travailler dans le calme de la retraite et dans le silence de la nuit. C'est alors qu'il ne consultait que son cœur, et lorsque son œil studieux parcourait les volumes sacrés des morts, les vers des Chantres de la Grèce, les fastes où la Renommée traça les noms fameux des héros dont le ciel et la terre lisent les actions avec la complaisance d'un père qui entend les louanges de son fils, alors son ame partageait leurs exploits et brûlait de la même ardeur qui les animait autrefois. Mais lorsque sa lecture lui présentait un spectacle odieux, lorsque les livres lui offraient l'image des Etats glorieux jadis, ébranlés jusques dans leurs fondemens, gémissans dans la poussière, et tremblans à l'aspect altier de la fière ambition, lorsqu'il y voyait une jeunesse héroïque qui combattit pour les loix et la liberté de ses pères, étendue dans des ruisseaux de sang; l'orgueil impie usurper le trône de la justice, changer l'éclat du pouvoir et la majesté des loix en un vain appareil fait pour orner la marche insolente d'un tyran

ou

ou pour éblouir les yeux des esclaves qui fléchissent devant lui ; lorsque l'avidité impitoyable arrachait des mains du temps sa faux meurtrière, pour détruire les monumens de la gloire, alors le spectacle touchant de ces débris lugubres perçait son cœur ému, alors des larmes patriotiques tombaient de ses yeux attendris.

DESAIX aimait les Lettres, et leur étude occupait ses nobles loisirs. Il a souvent défendu la cause des beaux arts ; souvent il les a vengés des coups qu'on voulait leur porter. Ce goût, Citoyens, n'a rien d'étonnant dans un guerrier. Quelqu'opposés que paraissent le guerrier et le littérateur, tous deux cependant travaillent uniquement pour la gloire. Animés de nobles motifs et de généreuses inclinations leur but est l'immortalité. Utiles au bien de la société, ils y concourent également, quoique par des voies différentes et que l'on croirait opposées.

Le guerrier valeureux qui sert sa patrie ; ses concitoyens, mérite nos hommages. Le sage et aimable littérateur qui nous instruit et nous amuse, mérite notre reconnaissance. Pour le guerrier comme pour l'homme de lettres, le chemin de la gloire est semé d'épines et de

fleurs. Elevés pour ainsi dire au-dessus des événemens, il n'attendent rien des autres. Artisans de leur propre gloire, ils ne la doivent qu'à eux seuls. Suivez, Citoyens, suivez, pas à pas, les traces des actions du jeune DESAIX, et vous connaîtrez à quel point cette grande vérité lui était pour ainsi dire familière. Desaix était né dans une caste jadis privilégiée; mais il ne se glorifiait point de sa naissance. Ne savait-il pas d'ailleurs que l'origine des souverains est la même que celle des bergers, et qu'il fut un temps où tous étaient égaux; que les fleuves les plus majestueux dans leur cours, ou ceux que nous voyons rouler orgueilleusement leurs ondes et se précipiter dans le vaste Océan, sortent tous d'un faible ruisseau ou d'une source ignorée? Ne se persuadait-il pas que la plus illustre origine, lorsqu'elle n'était pas soutenue de la noblesse des sentimens, devenait un fardeau humiliant pour celui qui osait s'en parer, qu'il valait beaucoup mieux être un plébéïen obscur qu'un patricien méprisable; qu'un homme sans vertu était indigne du nom qu'il traînait, et que cette brillante naissance sur laquelle il s'appuyait présomptueusement pouvait le faire comparer avec justice à une statue d'argile bisarrement élevée sur une base éclatante?

Desaix était aussi l'ennemi de l'ostentation qu'il regardait comme une dureté à l'égard du pauvre. Faire en effet briller l'or à ses yeux, en étalant une vaine magnificence, c'est présenter aux yeux foibles d'un malade une lumière ardente et importune, c'est renouveller sans cesse l'idée de ses malheurs, c'est le forcer de faire un paralèlle accablant de son indigence et du superflu qu'on étale à ses yeux sans aucun ménagement. Desaix ne savait-il pas que les Spartiates regardaient la simplicité et la modestie comme la source de leur valeur, et que Jules-Cesar les recommandait particulièrement aux militaires?

Mais qu'avait-il besoin de recourir aux anciens et de s'égarer dans une terre étrangère? Les noms des Crillon, des Turenne et des Catinat, en rappellant les prodiges de la valeur et de la perfection de l'art militaire, n'associent-ils pas à cette noble idée le souvenir touchant de la plus rare modestie dont ces illustres guerriers cherchaient à couvrir l'éclat de leurs vertus et de leurs triomphes? Et que dis-je? n'avait-il pas sous les yeux un modèle accompli d'une vertu qui lui était si chère? Il est un Magistrat suprême, prudent, modeste, éclairé, laborieux; dont les vues sont

sublimes et qui emploie toujours des moyens modérés, qui veut le bonheur du peuple et qui sait le faire, qui est humain sans énerver la rigueur des loix, qui fait fleurir le commerce et les arts, pour qui aucun mérite n'est indifférent, qui multiplie les récompenses sans augmenter les impôts, qui retranche du luxe pour fournir à sa bienfaisance, qui regarde un malheureux dans la République comme une tache à la République même, qui considère la vie des soldats comme un dépôt sacré auquel il ne doit toucher qu'à la dernière extrémité, qui est ennemi de toute entreprise hasardeuse, qui craint les victoires qui coûtent du sang et qui ne valent que de l'honneur; en un mot qui soumet l'amour propre à l'amour de la patrie : voilà l'homme que DESAIX a choisi pour modèle et pour ami, c'est près de lui que Desaix, ardent et jeune, prend vers la gloire un vol impétueux.

Continuons, Citoyens, continuons à le considérer dans les détails de la vie privée. Elle lui présente des fonctions bien essentielles et bien honorables : tels sont les devoirs de fils et d'ami, telles sont l'humanité, la bienfaisance, la pitié pour les malheureux. Comme il remplit tous ces devoirs avec zèle ! comme

il s'y livre par goût ! avec quel plaisir il rend à ses parens des soins religieux ! Chacun de ses jours adoucit la vieillesse d'une mère respectable. Elle trouve en lui son appui et l'heureux prix des pleurs qu'il lui a coûté. Quelle délicatesse ! quel pieux excès de tendresse filiale ! DÉSAIX n'est point effrayé du joug de l'hymen : il conçoit aisément les douceurs des nœuds que forment l'estime et l'inclination mutuelles. Les charmes innocens de la vertu, unis à la beauté, partagent son encens et ses vœux ; mais la crainte d'altérer le bonheur de sa mère fait qu'il évite de s'engager dans des liens aussi agréables.

« Une jeune épouse, disait-il, n'aurait peut-être pas pour ma mère tous les égards qu'exigent ses vertus et ses malheurs ; elle serait contristée de son indifférence. Ma mère souffrirait d'autant plus qu'elle dissimulerait les chagrins secrets dont elle serait dévorée. Ma crainte est peut-être vaine ; mais enfin je ne dois pas risquer de troubler le repos d'une mère qui m'aime et que j'adore ». O modèle sublime de l'amitié la plus délicate ! que tu trouves peu d'imitateurs ! Faire le sacrifice des sentimens les plus doux et les plus vifs en même temps, et pourquoi ? pour que le repos

et la tranquillité d'une mère soient inaltérables! Voilà, Citoyens, voilà l'héroïsme de la piété filiale. On affecte aujourd'hui de mépriser des sentimens qui font tant d'honneur à la société. Mais, je le demande, est-il rien d'aussi beau que cette amitié désintéressée? Est-il rien de plus touchant que la vue de l'homme sensible qui lutte contre les penchans les plus doux et par excès de tendresse filiale? Les êtres mêmes les plus pervers ne conviennent-ils pas que rien ne les charme autant que la sérénité de l'homme dans les périodes de la vie privée? Comme toutes ses actions sont pures! la paix orne sa porte des rameaux toujours verts de l'olivier. Sa main libérale répand des trésors qui ne sont point enviés; tout ce qui l'approche est couvert de l'aîle pure de l'innocence et du bonheur.

Ne croyez pas, Citoyens, que ces vertus morales abandonnaient DÉSAIX au milieu du tumulte des camps. Non, elles l'accompagnaient par-tout, et par-tout elles lui servaient de cortége. Sous le régime de la terreur, sa mère et sa sœur sont détenues à Riom. Quelles tendres allarmes, quelles sollicitations pressantes pour obtenir la liberté de ces deux objets de ses affections! « Qu'on rende la li-

berté à ma mère et à ma sœur, c'est la plus douce récompense de mes travaux et de mes services. Blessé aux Lignes de Wissembourg, DÉSAIX écrit à sa mère :

« Ma mère, ma tendre mère ! Mon sang » vient enfin de couler; mais je m'en réjouis, » mais je m'en félicite, puisqu'il sert à vous » rendre la liberté ». Ce trait sublime s'illustre de lui-même, et les réflexions ne feraient qu'en affoiblir la beauté.

Faut-il vous citer un trait qui caractérise le respect et la vénération que DÉSAIX avait pour la vieillesse; il voit un soldat qui abuse de la supériorité de sa force pour outrager un vieillard. Il s'élance, il s'écrie : « Que fais- » tu, malheureux ? Eh ! tu n'as donc pas de » père ? » Paroles mémorables, paroles sublimes, qui peignent à-la-fois le grand homme et l'ami de l'humanité.

Si à toutes ces vertus vous ajoutez la sobriété la plus rigoureuse, la plus grande pureté dans les mœurs, la décence dans la conversation, la générosité la plus éclairée, jointe à la plus sévère économie; l'activité et la constance dans l'amitié la plus inviolable; vous aurez le portrait fidèle de DÉSAIX, et rien, comme homme privé, ne doit manquer à sa gloire.

Jusques-à-présent, Citoyens, nous avons contemplé DÉSAIX dans les détails de la vie privée. Il y a rempli paisiblement tous les devoirs de fils tendre et respectueux, d'amit fidèle ; d'homme libéral et compatissant. Sa douce mélancolie s'est pour ainsi dire promenée sur tous les objets de la nature. Il a souvent admiré ce qu'elle a de plus beau, de plus innocent, de plus rare. Ah ! que ne nous est-il permis de nous fixer sur des images aussi charmantes ! Faut-il les quitter pour toujours ! Faut-il que notre imagination s'égare au milieu des fatigues et du tumulte des camps, pour arriver au terme fatal !... Mais retardons un peu les larmes que doit nous coûter un si grand malheur. Suivons dans ma seconde Partie, suivons les traces de notre jeune héros. Voyons-le parcourir, à pas de géant, les sentiers de la gloire, et se frayer à travers mille dangers la route qui conduit au temple de l'immortalité.

SECONDE PARTIE.

Il est difficile de se faire un grand nom par la voie des armes, parce que la gloire où aspire le guerrier est asservie à une infinité d'événemens. Esclave des occasions, il ne

saurait se produire à son gré. Mille écueils l'environnent, mille obstacles retardent sa marche et ses progrès ; les difficultés se succèdent, et après de longues épreuves et des tentatives souvent réitérées, il se trouve encore éloigné du terme de ses desirs et de son ambition. DÉSAIX est un de ces êtres privilégiés qui ne connaissent point ces obstacles ou qui savent les vaincre. Toute sa vie guerrière n'est qu'un tissu d'actions courageuses, de combats et de triomphes. Ici, je suis embarrassé par la multitude des événemens qui se présentent à ma mémoire. Vous excuserez sans doute le désordre de mes idées, et lorsque je vous tracerai un fait héroïque, votre imagination pourra en supposer beaucoup d'autres, sans crainte de se livrer à des exagérations mensongères. Dans les premières années de la guerre, DÉSAIX, alors aide-de-camp, s'étant éloigné des murs de Landau, est tout-à-coup surpris par trois escadrons autrichiens qui se précipitent sur quelques soldats français. Rien ne l'intimide, rien ne l'épouvante : sans défense et sans armes, il s'élance au milieu des rangs ennemis. Il est fait prisonnier, on le délivre. Il combat de nouveau avec tant d'acharnement et d'intrépidité, qu'il

a lui-même la gloire d'amener un prisonnier et de rentrer victorieux dans Landau.

Quelle présence d'esprit ne déploie-t-il pas à Lauterbourg? Ah, Citoyens! que tout ce que l'on publie sur le grand nombre et sur l'éclat de ses exploits militaires paraîtrait fabuleux, si tous ces faits n'étaient garantis par les témoignages les plus authentiques et les plus irrécusables! Est-il croyable, en effet, qu'un homme grièvement blessé par une balle qui lui perce les joues, oublie tellement sa douleur qu'il se refuse à toute espèce de secours? Qu'au défaut de la parole, il emploie le geste le plus énergique, et que pour voler au combat, il s'arrache des mains de ceux qui veulent l'enlever du champ de bataille? ce n'est pas lui qu'il plaint : nos escadrons en désordre, voilà, voilà l'objet de ses sollicitudes; et dans son obstination héroïque, il s'indigne contre tous les secours, jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli.

Que la Grèce et Rome viennent, avec enthousiasme, nous vanter les actions de leurs braves, il faut qu'elles s'éclipsent devant celles que j'ai à raconter, et qui pénétreront la postérité d'une admiration mêlée de stupeur.

Le 4 prairial de l'an 3, les Autrichiens,

fiers de la supériorité de leur nombre et de l'impétuosité de leurs coursiers, pressent leurs rangs et se précipitent sur nos troupes. Nos guerriers, pleins d'ardeur, et brûlant d'affronter la mort ou de remporter la victoire, font la plus vigoureuse résistance. A peine le soleil est au milieu de son cours, que l'ennemi reçoit de nouvelles forces et présente un aspect formidable. Que faire, que résoudre dans cette circonstance embarrassante ? O renommée! déploie tes aîles brillantes! Que nous puissions voir DESAIX triompher, en un instant, des obstacles qui paraissent insurmontables! Général, qu'ordonnez-vous? DESAIX, d'un ton calme et fier : « La retraite de » l'ennemi ». Soudain, il prononce la parole du combat, s'abandonne à son coursier impatient, s'élance avec la rapidité de l'éclair. Il est suivi de ses braves compagnons. Le tonnerre de la bataille gronde sans cesse, sans cesse il vomit la mort. Les rangs ennemis s'ébranlent, nos troupes les renversent. Les épées étincellent, nos guerriers s'ouvrent un pasage, rien ne peut résister à leur fureur et à leur intrépidité. Bientôt, les cris des mourans font retentir les airs, bientôt une plaine immense est jonchée de cadâvres.

Cependant notre brillant horizon semble s'obscurcir. La fortune, inconstante et légère, s'éloigne de nous et plane sur l'armée ennemie. Un génie malfaisant souffle les plus noires vapeurs et empoisonne nos succès. L'armée de Sambre et Meuse éprouve particulièrement sa funeste influence. Il faut donc aussi que l'armée de Moreau cesse de triompher! Il faut qu'elle rétrograde et mesure encore la route qu'elle a parcourue.

O Moreau! que d'obstacles s'offrent à ton courage inébranlable!

Ton armée va s'engager dans une immense forêt qui, de toutes parts, offre d'horribles précipices. Il faut que tu enchaînes l'audace d'un ennemi que cette nécessité cruelle semble énorgueillir. Il faut que tu contraignes de féroces habitans à respecter tes desseins. Secondé par le génie de Desaix, tu réaliseras les chimères de l'antique chevalerie, et ta retraite sera pour toi un nouveau triomphe. Mais comme tu es juste autant qu'éclairé, tu sais apprécier les talens militaires, et tu récompenses Desaix de ses signalés services, en lui laissant la défense du fort de Kell. Il justifiera ta confiance en captivant celle de ses soldats. Faut-il, Citoyens, vous citer un

de ces traits qui subjuguent et entraînent la conviction? Un de nos braves reconnaît DESAIX dans la confusion inséparable d'une attaque nocturne. *Le général Desaix est avec nous, s'écrie-t-il, ouvrons la barrière aux Autrichiens, nous les battrons de plus près.* Quelle réflexion ou quel propos caractérise d'une manière plus évidente la confiance illimitée du soldat français dans la bravoure et la loyauté de notre jeune héros!

Que n'ai-je le tems, Citoyens, de vous donner de nouvelles preuves des rares talens de DÉSAIX dans la défense de ce fort ouvert de toutes parts, et dont il fait, pendant plusieurs mois, une citadelle inexpugnable, contre laquelle viennent se briser tous les efforts de la Germanie! L'évacuation même de ce fort vous présenterait des détails intéressans que l'histoire des anciennes nations ne saurait produire.

Mais le Printems est de retour, et l'action la plus brillante, celle qui doit à jamais enrichir le dépôt de l'histoire, l'action devant laquelle notre imagination s'anéantit, le projet le plus vaste et le plus hardi va être exécuté en partie par DÉSAIX que Moreau admet dans sa confidence.

Loin d'ici la peinture frivole d'un passage

du Rhin faite par un poëte adulateur ; oui, dans le sujet que je traite les hyperboles deviennent impossibles. Le dessein est donc pris d'une manière irrévocable. Eh bien, que tout ce qu'on peut imaginer d'obstacles se présente à-la-fois, que le plus grand fleuve de l'Europe soit grossi par les eaux de l'équinoxe, que 80 mille hommes en défendent les bords, que cent tonnerres de bronze ne cessent de vomir la foudre, que les élémens, que la destin même soit d'intelligence avec les ennemis, pour multiplier les difficultés et les dangers; eh! qu'importe que le destin se déclare contre nous, pourvu que ce soit à la clarté des cieux, pourvu que nous ne combattions pas au milieu des ténèbres? Ce ne sont point des hommes qui s'avancent, ce sont des héros, que dis-je? ce sont les dieux de la guerre. Les voyez-vous comme ils se précipitent au milieu des flots? Le feu des éclairs, le feu plus terrible de l'artillerie, les coups redoublés du tonnerre, rien n'épouvante, rien n'arrête des Français. Déjà les eaux du fleuve sont teintes de leur sang. Mais, pour venger chaque goutte de ce sang qui coule, tout écume de fureur. L'homme et le coursier respirent également la vengeance. C'en est fait, nous tou-

chons au rivage, nous joignons l'ennemi; il cède à nos efforts, il fuit; nous suivons ses traces, et le prodige est accompli.

Parais, ô Muse de l'Eloquence ! viens animer mon discours, et que le sanctuaire de la gloire s'ouvre à l'instant ! C'est à toi que la renommée des héros est confiée, fais-les briller d'un éclat immortel ! Leur tête est ornée de superbes lauriers, transportes-les du tumulte de la bataille à la postérité la plus reculée, et tandis que la Muse de l'histoire rampe humblement sur la surface de la terre, que tes sons harmonieux volent avec les noms de tes héros jusqu'aux extrémités de l'un et l'autre hémisphère !

Mes vœux seront bientôt exaucés. Le traité de Léoben laisse reposer les foudres de nos guerriers. Mais rien ne ralentit leur impatience et le desir ardent de se signaler par de nouveaux exploits. Bonaparte, dont les vues s'étendent sur tout le globe, voit que l'Egypte peut devenir le foyer du commerce du monde. Cette région, autrefois si célèbre, dont les monumens n'ont souffert aucune altération, devient l'objet de son attention et de sa curiosité. Quel pays, en effet, est plus fertile en miracles de la nature et de l'art? C'est la seule

contrée de l'Univers où l'homme attend son bien-être, sa nourriture, ses richesses de l'influence, et pour ainsi dire, de l'empire d'un fleuve, où les monumens ont bravé l'injure du temps. En vain les a-t-il frappés de sa faulx pendant plusieurs siècles. Elle s'est émoussée contre leur dureté et leur immobilité.

La patrie du sage Sésostris, de ces hommes qui furent les inventeurs des sciences et des arts, méritait bien les regards du vainqueur de l'Italie. Quel projet vaste ! et à peine l'imagination peut-elle le concevoir, quel projet que celui d'arracher tout un pays au despotisme absurde et au fanatisme intolérant; l'Indostan, ou pour mieux dire l'Asie entière, à l'ambition démesurée de quelques peuples de l'Europe! Bonaparte veut que l'Egypte soit désormais le point central où seront déposées les richesses de l'Univers. Qu'un dessein aussi beau, aussi vaste mérite d'être secondé par des héros ! DÉSAIX qui s'indigne de l'oisiveté, laisse éclater des premiers le desir de contribuer au succès de cette brillante entreprise.

Allez, nouveaux Argonautes, allez faire une conquête dont tout le globe se réjouira. Que les zéphirs vous portent sur la surface de cette mer immense que vous allez parcourir ! Puis-

siez-vous

siez-vous éviter les syrthes et les écueils dont l'Egypte est environnée ! Mais ô douleur ! ô cruelle image ! Source éternelle de pleurs et de regrets ! ô Bruix ! nom illustre et malheureux ! Dieux ! que de héros engloutis dans les abîmes de la mer ! Funeste confiance ! destinée fatale ! efforts vains quoique sublimes ! Il faut donc que notre flotte soit dispersée ! il faut qu'une défaite affreuse !...... Mais que dis-je, Citoyens ? Non, nous n'avons pas été vaincus dans le mémorable combat d'Aboukir. J'en jure par les mânes de Bruix, et de tous ces héros qui ont envié une mort glorieuse !

Est-ce donc être vaincu que de ne rien laisser aux ennemis, que la honte d'avoir forcé au désespoir des ames magnanimes ? Est-ce être vaincu que de se montrer supérieur à tous les revers, que de conserver, au milieu des horreurs d'un affreux combat, ce sang-froid, cette présence d'esprit et cette intrépidité qui bravent le trépas ; que de forcer la rage de l'ennemi même à s'abbaisser et à s'humilier devant la majesté du mépris de la mort ?

Mais jettons un voile sur tant d'infortunes, et pour ouvrir notre ame à quelques consolations, contemplons nos héros s'emparant,

avec la rapidité de la foudre, des villes d'Alexandrie, du Caire, de Memphis. Bonaparte forme les plus vastes projets, et c'est à DESAIX qu'il en confie l'exécution. Ne consultant que son courage, DESAIX, sans balancer un moment, s'engage dans les immenses déserts de la haute Egypte et poursuit avec vigueur les restes des Mammelucks bien au-delà des ruines de la célèbre ville de Thèbes. Il pénétre, il se fraye une route dans des lieux où jusqu'alors aucun Européen n'avait pu arriver, et il achève la conquête de l'Egypte au moment où Bonaparte vient de la quitter pour voler au secours de la France dont les prospérités semblaient s'évanouir.

DESAIX devait par-tout se faire une réputation de justice et de sagesse. Les hauteurs de l'Ethiopie devaient retentir de ses éloges, et il y fut proclamé le soudan équitable. Descendu avec rapidité des Cataractes du Nil, pour négocier le traité que Kleber avait projetté, lorsque cette importante affaire fut terminée par ses soins, il porta ses regards vers la France, et vint de nouveau s'associer à la fortune de Bonaparte. Il apprend qu'il se précipite du sommet des Alpes ; c'en est assez, il fait à la patrie le sacrifice des sen-

timens les plus chers à son cœur, et sa destinée l'appelle aux champs de Maringo, qui doivent être arrosés du sang de tant de héros.

A peine commença-t-il, le jour terrible dont tant de milliers d'hommes ne devaient pas voir la fin, que DESAIX, malgré sa fermeté, vit son ame asservie à d'infortunés présages. De cruels pressentimens vinrent assaillir son ame ; mais son courage surmonta bientôt ces vaines terreurs. Dant tout le cours de cette journée à jamais célèbre, la victoire avait semblé nous fuir et se fixer sur l'armée ennemie. Le tonnerre de la bataille éclatait de toutes parts. Le bronze vomissait depuis long-temps contre nous et la foudre et la mort. La division de DESAIX est réservée pour les derniers efforts. Il voit que le sort de l'armée, de la France même, dépend de son dévouement et de celui de sa troupe : c'en est assez, il ne balance point, il s'approche du premier Consul : « Général, je ne souffrirai point que » l'armée soit déshonorée en votre présence ; » il en est temps, je me dévoue ». A ces mots, il marche à la rencontre de l'ennemi, le carnage recommence, rien ne résiste à la valeur de ses soldats.

Nos troupes, fatiguées par un long combat,

se rallient et fondent sur les Autrichiens. Ils cèdent à l'impétuosité de nos guerriers. DESAIX, au milieu des flammes, poursuit l'ennemi. Mais ô moment funeste! il est atteint d'un plomb mortel, il tombe...... Français, que la fureur s'empare de votre cœur! le voilà étendu, le plus généreux des mortels : vengez-le si vous voulez être dignes de lui.

Mes vœux sont exaucés. La troupe irritée se précipite au milieu des escadrons les plus épais. De toutes parts l'ennemi prend la fuite et la victoire est entièrement à nous. O DESAIX! ton œil, avant de se fermer, a vu les Autrichiens dispersés, poursuivis par les armes victorieuses de tes vaillans compagnons. Tu as acheté par ton sang la victoire, et peut-être la paix à ta patrie. Mais pardonne à tes amis, au milieu de l'allégresse de leurs Concitoyens, pardonne-leur des larmes intéressées, pardonne-leur s'ils croyent que cette victoire leur a coûté trop cher.

Mais ce héros respire encore. Il soulève sa tête, sa bouche veut articuler des sons. Ecoutons et recueillons ses dernières paroles : c'est le jeune Lebrun qui en est le dépositaire. « Allez dire au premier Consul que je » meurs avec le regret de n'avoir pas assez

» fait pour la postérité ». Ame généreuse et magnanime! tu crois n'avoir point assez fait pour la postérité! Eh quels droits n'as-tu pas à sa reconnaissance, lorsque tu consacres à la patrie ton repos, ton bonheur, tes plus chères affections; lorsque tu lui fais le sacrifice de ta vie! Cependant DESAIX s'affaiblit, sa voix expire et se change en un souffle glacé. Il perd le sentiment, ses yeux se ferment pour toujours, qu'ajouterai-je? DESAIX n'est plus.

Pardonnez, Citoyens, pardonnez! Ici, mes idées se confondent, mon imagination s'égare, mon cœur est brisé, mes yeux s'ouvrent à des larmes de sang. Gémissons, ah! gémissons sur les funestes effets de la guerre qui nous ravit en un instant un jeune homme aimable, un ami tendre dont les vertus excitaient l'admiration de ses Concitoyens! Gémissons sur le genre humain qui, pour se tourmenter et pour se détruire, a inventé ces machines infernales qui portent l'épouvante et la mort! Ah! quelle fureur agite ces ames atroces que l'Etre-Suprême a formées pour l'amitié, pour une salutaire concorde, afin de s'alléger le fardeau de la vie, et d'habiter ensemble à l'ombre tranquille de la paix? Oui, Citoyens, les expressions me manquent pour rendre

l'horreur qui pénètre mon ame. Figurez-vous être au milieu de cette scène épouvantable, où la mort, sous mille formes, a égorgé ses victimes. Quel spectacle! quel immense tombeau! l'œil n'en saurait parcourir les extrémités. Ici, les ennemis sont étendus parmi les amis, les mourans parmi les morts, les hommes parmi les animaux.

Avec un cœur palpitant, je contemple ces vastes champs de la mort. Je vois des visages couverts d'une affreuse pâleur, des yeux éteints et immobiles, des mains suppliantes, levées vers le ciel, des membres déchirés, des cadâvres mutilés, tous les gestes des souffrances et des passions de la nature. Là, s'agite un malheureux; il implore vainement la commisération; les combattans se précipitent sur lui; les chevaux essoufflés s'élancent dans la plaine, et foulent aux pieds les corps mutilés des vivans et des morts.

Le frère dont le cœur est déchiré ne peut tendre une main secourable à son frère qui tombe; service que la seule humanité ne peut refuser à un ennemi. Plus loin, se désole un guerrier dont les membres sont fracassés. Il conjure son ami tremblant de mettre fin à son supplice, appelant piété ce qui est ailleurs un

crime dont frémirait un barbare. Tel était le jour où DESAIX s'immola pour sa patrie. Sans doute la France doit marquer ce jour parmi les plus glorieux. Mais l'humanité voudrait pouvoir oublier tout ce qu'il nous en a coûté. Le soir qui a décidé cette journée s'est pour ainsi dire avancé dans un morne silence, à travers les campagnes sanglantes.

Cependant le premier Consul ordonne qu'on emporte le précieux fardeau loin du champ de bataille. Alors tous les amis du jeune héros s'assemblent autour de son corps inanimé et lui apportent le tribut de leurs larmes.

O dix-huitième siècle fécond en malheurs, en meurtres, en désastres! tu viens de te plonger dans la vaste mer des temps passés! ah! puissent s'y perdre dans un oubli éternel les derniers vestiges des plaies que les guerres ont faites à l'humanité, des maux qu'ont soufferts pendant la terreur la vertu et l'innocence opprimées! Mais détournons nos regards de ces objets d'horreur, détournons-les aussi des scènes de la guerre. A dieu ne plaise que je prostitue ma voix aux louanges de l'ambition! Jamais, non jamais je ne profanerai, je n'avilirai le talent de la parole, en offrant aux tyrans un encens criminel. Ah!

que ces hommes orgueilleux qui gouvernent les princes et les empires, enivrés de leurs succès fragiles et passagers, seront un jour nommés avec horreur par la postérité! Ah! lorsque le tumulte des armes sera enfin appaisé, et qu'ils seront jugés dans le silence, comme la vérité les appréciera sur le mérite de leurs actions et ne taira ni leurs vices ni leurs forfaits! Qui menace en effet le monde entier d'une affreuse destruction? Qui le remplit de désordres et de carnage? Eloignons le fantôme de la politique, que son faux éclat ne fascine plus nos yeux. O passions dévorantes! c'est à vos feux que la discorde allume son flambeau. Orgueil impérieux, barbare égoïsme, fureur de dominer et sur la terre et sur l'onde! desir implacable de la vengeance! c'est chez vous seuls que les hommes puisent ce qu'ils appellent Droit des gens, ce qu'ils appellent le droit d'une offensive légitime. Fuyez, mortels ambitieux, cachez-vous pour ne reparaître jamais sur la surface du globe! vous êtes la source de tous les maux, vous êtes les fléaux du monde.

Mais au milieu de toutes ces calamités, au milieu de tous ces tableaux effrayans, qu'il est doux, qu'il est consolant de porter ses regards

sur un jeune héros qui n'envisage la guerre que comme un acheminement à la paix ; qui, forcé de prendre les armes, marche à regret sur les trophées de la victoire ; qui, loin de se laisser entraîner par les séductions d'une ambition turbulente, déteste des lauriers souillés de sang ; qui ne ferme point son cœur à la voix de l'humanité, ni son oreille aux cris de la misère ; ennemi de la cruauté qu'il sait toujours arrêter ; ami des malheureux qu'il console par sa bienfaisance ; humble dans les succès ; dans le sein de la victoire, triomphateur de lui-même, son bras est terrible à celui qui résiste et s'étend pour défendre celui qui s'est soumis. Au récit de ses hauts faits et de ses actions magnanimes, je m'écrie : Ce héros mérite véritablement la renommée de la vertu ; son image sacrée doit briller à jamais dans le temple de la postérité.

Puissances ennemies de la France, toi surtout peuple d'Albion, veux-tu donc être toujours l'instrument de la colère céleste ! Ah ! plutôt en affermissant les fondemens du repos public, deviens l'image de la bonté divine, abandonnes ces projets destructeurs, quittes ces armes meurtrières, hâtes-toi de recueillir nos louanges en contribuant à la paix ! Et toi,

aimable Paix ! tu reviens enfin pour le bonheur de l'humanité. Assez et trop long-temps la cruelle discorde a régné sur la terre ; tu arraches le monde à son pouvoir barbare : à l'ombre de tes oliviers chéris, l'innocence marchera toujours avec une douce sécurité, le bronze et le salpêtre n'effraieront plus les humains ; ils seront désormais le signal heureux de la commune allégresse. Mais, Citoyens, à qui serons-nous redevables pour ainsi dire de ces avantages ? C'est à DESAIX ; c'est lui qui cimente de son sang une paix glorieuse. Nous avons jusques à présent donné un libre cours à nos larmes, cessons de le pleurer. Sa vie ne pouvait être ni plus belle ni plus glorieuse. Sa carrière a été terminée par la mort des héros, et il a été enseveli dans notre triomphe. Elevons donc à sa gloire tous les monumens que l'antiquité a inventés pour éterniser les héros.

O vous, jeunes Vierges (1) ! vous, sexe aimable et sensible, éclaircissez vos fronts abbattus par la douleur, hâtez-vous de cueillir les plus vives fleurs. Il est temps de couronner

---

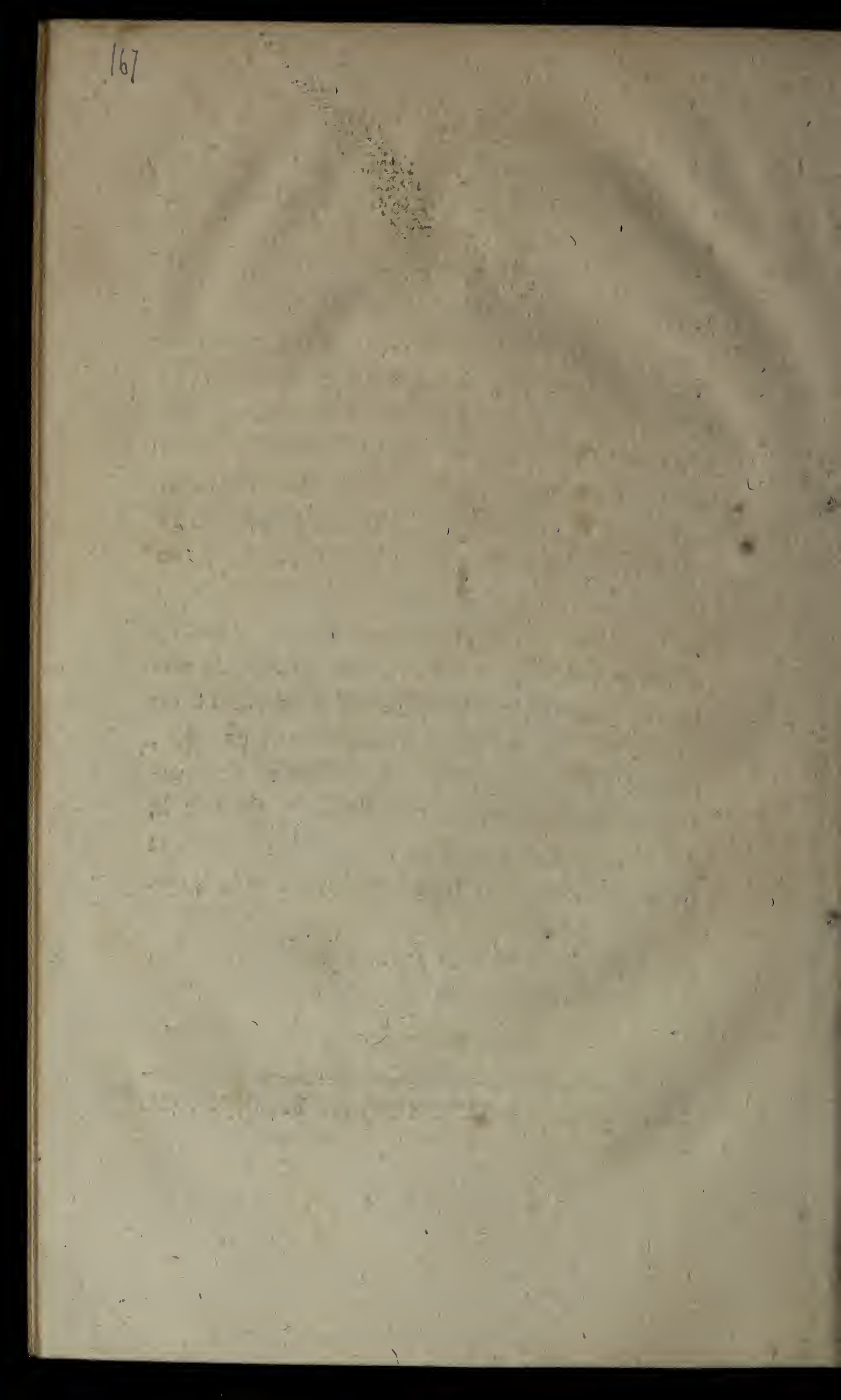
(1) De jeunes personnes étaient placées près du buste de DESAIX lorsque ce Discours a été prononcé.

un héros aimé autant qu'aimable : que vos chants ne fassent entendre désormais que ses immortelles actions !

Et vous, chantres du Parnasse, vous qu'il chérissait, portez dans vos productions sublimes, portez ce beau nom jusqu'aux extrémités de la terre ; laissez dormir dans l'oubli et dans l'ombre de la mort ces ames basses qui n'ont sacrifié qu'au vil intérêt. Mais pour ces ames généreuses, ces ames magnanimes qui n'ont eu pour but que les belles et les nobles passions, n'épargnez ni votre encens ni votre nectar, ni votre ambroisie. Ainsi, par la force de votre art divin et par tous les monumens d'une architecture savante, le grand, le sublime DÉSAIX ne cessera de respirer et de vivre. Sa sagesse et sa vertu feront encore, dans les derniers temps, des sages et des vertueux. Ses exemples instruiront à jamais la postérité, et sa mémoire auguste sera un objet de vénération pour tous les peuples de la terre.

FIN.

De l'Imprimerie de CORDIER, rue Favart, N°. 422.


167